

Karin Hann

Raison souveraine

Roman historique



éditions du
ROCHER

Raison souveraine

Du même auteur

Aux éditions du Rocher

Les Lys pourpres, 2012.

Les Venins de la Cour, 2013.

Marcel Pagnol, Un autre regard, 2014.

Chez d'autres éditeurs

Althéa ou la Colère d'un roi, Robert Laffont, 2010,
prix spécial du jury du Salon d'Ile-de-France 2011.

Karin HANN

Raison souveraine

Avertissement

Les citations historiques rapportées dans cet ouvrage
sont signalées par un astérisque.

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-07745-1
ISBN pdf : 978-2-268-08117-5

*Vous aviez d'une infante encor la contenance,
La parole, et les pas ; votre bouche était belle,
Votre front et vos mains dignes d'une Immortelle,
Et votre œil, qui me fait trépasser quand j'y pense.*

Pièces retranchées, sonnet, Pierre de Ronsard, 1559

*Mon âme est une infante en robe de parade,
Dont l'exil se reflète, éternel et royal.*

Au jardin de l'infante, Albert Samain, 1893

Le trône met une âme au-dessus des tendresses.

Pulchérie, Pierre Corneille, acte I, scène 1, 1672

Avant-propos

Comme chaque fois que j'entreprends la rédaction d'un livre, je me plais à m'interroger sur les motivations profondes qui m'ont conduite à l'écrire.

Pourquoi tel personnage plutôt que tel autre ?

J'appartiens à cette catégorie d'écrivains empathiques qui ont besoin d'aimer leurs héros, d'avoir le sentiment de les comprendre, malgré le temps, la distance d'une époque, malgré l'histoire et tous les chercheurs qui en ont livré des portraits plus ou moins flatteurs.

Catherine de Médicis, qui m'a accompagnée précédemment¹, me fascinait.

Anne d'Autriche me séduit tout autant.

Ces deux souveraines ont marqué l'inconscient collectif, car elles ont, à un moment de leur vie, assumé une régence, donc le pouvoir.

Et ce faisant, elles ont fait bouger les lignes.

Malheureuses dans leur statut d'épouse, elles ont reculé les limites de leur rôle strictement procréatif pour redéfinir et élargir les fonctions politiques d'une reine.

Et toutes deux ont su attendre leur heure : un jeu de patience, une guerre des nerfs dans laquelle il faut tenir, une course contre le temps.

C'est cette histoire que j'ai voulu raconter, en m'appuyant comme à l'accoutumée sur les travaux les plus sérieux, et tout

1. *Les Lys pourpres*, Éditions du Rocher, 2012.

particulièrement ceux de Simone Bertière et de Claude Dulong. La grande fresque de Simone Bertière sur les reines de France², qui interroge sur le rôle exact des souveraines, montre combien cette charge est incompatible avec toute idée de bonheur.

« Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez³! », écrira Racine un peu plus tard, résumant bien toute l'ambiguïté d'un statut auquel prétendaient les princesses européennes, sacrifiant immanquablement leur épanouissement personnel sur l'autel du devoir.

En cela, la vie d'Anne d'Autriche fut emblématique.

Elle traverse un siècle extraordinairement riche et un règne d'une violence inouïe. Louis XIII n'a pas l'envergure d'un homme d'État. Son intelligence est de l'avoir compris et de s'être appuyé sur Richelieu. Cependant, le tempérament de ce dernier complique encore les relations conjugales du couple royal.

Nous avons choisi de présenter le Cardinal principalement à travers les faits concernant la reine Anne, puisqu'elle est au cœur de ce roman.

Elle y dévoile une personnalité complexe, parfois immature, souvent torturée, mais terriblement attachante.

Au fil du temps, la femme s'effacera devant la souveraine.

C'est pourtant cette femme que ce livre se propose de retrouver.

2. *Les Reines de France au temps des Valois et des Bourbons*, Éditions de Fallois.

3. *Bérénice*, acte IV, scène 5, 1670. Bérénice, lors de son entretien avec Titus.

I

*Fontarabie, frontière espagnole, palais de Charles Quint,
9 novembre 1615⁴*

– Majesté, il est l’heure. Le roi votre père vous attend.

Agenouillée dans son oratoire, doña Ana frissonna. Serrant son chapelet entre ses mains blanches et fines⁵, elle se contenta de répondre « je viens », mais ne daigna pas tourner la tête vers la comtesse d’Altamira⁶, sa gouvernante, venue la chercher. Depuis l’aube, elle implorait le ciel de l’aider à surmonter la douleur de perdre à jamais sa famille.

Doña Ana Maria Mauricia, fille aînée de Philippe III d’Espagne et de Marguerite d’Autriche, se préparait de longue date à épouser le roi de France. On évoquait cette union depuis la naissance des deux enfants royaux⁷. Les fiançailles avaient été célébrées quatre années plus tôt pour ses dix ans, tout comme celles de son frère,

4. On évoque parfois aussi le 7 novembre pour ce qui va suivre.

5. Les témoins de l’époque ont vanté la beauté des mains d’Anne d’Autriche. Les portraits que l’on a d’elle ne lui rendent, hélas, pas toujours justice.

6. Doña Maddalena de Gusman, marquise del Valle, comtesse d’Altamira (Stendhal, dans *le Rouge et le Noir*, n’a rien inventé).

7. Anne et Louis étaient nés à cinq jours d’intervalle : Anne, le 22 septembre 1601 ; Louis, le 27.

le prince des Asturies, avec Madame Élisabeth⁸, la sœur de Louis. Cette double alliance, supposée garantir la paix entre les deux pays, avait été accueillie par un peuple en liesse qui voulait croire en un avenir radieux. On avait rapporté à l'infante⁹ que les Parisiens avaient fait la fête durant trois jours et trois nuits, ce dont elle s'était réjouie, s'attendant à être reçue chaleureusement par un royaume dont elle devenait souveraine.

Quelques semaines auparavant¹⁰, dans la cathédrale de Burgos, lors de son mariage par procuration, elle avait charmé l'assistance dans une somptueuse toilette de satin rouge foncé rebrodée de perles et d'argent. D'une voix assurée, elle avait prononcé le oui sacramentel en regardant intensément le duc de Lerme, principal ministre espagnol censé représenter Louis XIII. À cet instant, elle avait imaginé avec émotion l'accueil de son futur époux dont elle arborait le portrait dans un bracelet de diamants scintillant à son poignet¹¹.

Le cœur gonflé d'orgueil et de fierté, Ana s'était engagée à vouer fidélité, respect et obéissance au roi de France. Un temps, elle avait craint que sa position de première-née ne la privât de cette alliance prestigieuse, puisqu'elle était en droit de prétendre, en cas de prédécès de ses frères, au trône d'Espagne. Sûre de ses prérogatives et forte de sa haute naissance, elle avait alors fait savoir, du haut de ses dix ans, que jamais elle ne consentirait à une union de moindre importance et que, si sa sœur épousait Louis à sa place, elle choisirait de se retirer au couvent. Son père avait admiré en elle le sang de deux empereurs¹² et payé très cher sa renonciation au trône espagnol à la couronne de France.

8. À ne pas confondre avec la princesse passée à la postérité sous le nom de Madame Élisabeth, qui était, elle, la sœur de Louis XVI.

9. Ainsi nomme-t-on les enfants du roi d'Espagne.

10. Le 18 octobre 1615.

11. Anne était réellement vêtue de la sorte pour son mariage par procuration. Il n'est pas spécialement fait mention de ce bijou ce jour-là. Ce fut cependant le premier présent que lui adressa Louis XIII dès que les fiançailles furent officielles. On peut imaginer qu'elle le portait donc en son honneur à Burgos.

12. Anne d'Autriche avait pour arrière-grands-pères Charles Quint, mais aussi le frère de celui-ci, Ferdinand I^{er}. Louis XIII et elle étaient cousins issus de germains.

Les fiançailles conclues, doña Ana portait depuis le titre de reine-infante, était servie à genoux et appelée « Majesté » à la cour de son père.

À travers les barreaux de fer forgé de ses appartements, la jeune fille regardait le ciel azuréen d'un pays qu'elle devait désormais quitter pour n'y plus revenir.

Elle avait la gorge serrée.

Sachant que la séparation lui serait cruelle, le roi Philippe l'avait accompagnée jusqu'à Fontarabie, l'ultime étape avant le passage de la frontière. Les deux princesses devaient être échangées sur une île de la Bidassoa, selon un cérémonial scrupuleux.

L'heure des adieux avait sonné.

Ana se releva en soupirant, lissa sa robe et se dirigea vers le corridor, après avoir jeté un dernier regard à ses appartements.

Dans la salle basse du palais, son père l'attendait avec son escorte, qu'il congédia d'un geste dès qu'elle entra. Don Francisco Gómez de Sandoval y Rojas, duc de Lerme et favori de Philippe III, salua l'infante de sa haute stature et referma derrière lui la lourde porte de bois sculpté. Tournant le dos à la cheminée, dans laquelle crépitait un feu, le roi s'avança. Il paraissait fragile avec ses cheveux presque roux, son teint pâle et ses grands yeux sombres.

Il prit les mains de sa fille et la contempla avec tendresse.

– Ana, vous savez combien vous êtes chère à mon cœur. Les intempéries ont retardé notre séparation¹³, et j'ai béni le Seigneur pour ce délai qu'il nous a accordé. Mais il nous faut maintenant nous quitter...

– Il y a bien longtemps que je m'y prépare, et pourtant, je ne puis m'y résoudre! répondit la jeune fille dans un sanglot.

– Promettez de m'écrire souvent et de ne point oublier votre famille. Vous allez être reine de France, ne reniez jamais pour autant vos illustres ancêtres. Le royaume dont vous serez souveraine tente de réduire l'influence de l'Espagne sur les pays qui l'entourent.

13. C'est exact. Le roi n'a pas pu repartir aussi vite qu'il était prévu. Le trajet entre Burgos, où eut lieu le mariage, et Fontarabie, quatre cents kilomètres par des chemins détrempés dans lesquels les carrosses s'embourbaient, fut éprouvant.

Vous devrez, ma fille, infléchir de votre mieux la politique de la France dans le sens que nous souhaitons.

– Je m’y emploierai, soyez-en assuré.

– Votre devoir sera aussi de défendre les valeurs chrétiennes qui sont les nôtres et de vous opposer sans relâche à ces hérétiques, ces acharnés de la Réforme!

– Je ne l’ignore point, sire mon père.

– Vous tâcherez de contrer la France dans le soutien qu’elle apporte aux adversaires de l’Espagne, en Flandre, en Allemagne ou en Italie. Votre rôle en tant que reine, Ana, sera de séduire et de persuader votre époux du bien-fondé de cette nouvelle politique. Le duc de Lerme, en qui nous avons toute confiance¹⁴, est convaincu que de cela dépend la paix de nos deux royaumes...

– J’y travaillerai de mon mieux, n’ayez crainte, répondit l’infante qui avait séché ses pleurs et se tenait maintenant fièrement devant son père, consciente, en dépit de ses quatorze jeunes années, de l’immense responsabilité qui lui incombait.

– Tenez, voici les instructions secrètes que nous avons rédigées à votre seule intention¹⁵. Tâchez de faire en sorte que ces documents ne se trouvent jamais en d’autres mains que les vôtres. À présent, embrassez-moi, ma chère enfant...

Le roi serra sa fille dans ses bras, très ému.

– Comme il m’est cruel de vous voir partir!

Ana sentit de nouveau couler les larmes sur ses joues.

– Père... Nous reverrons-nous un jour? parvint-elle à articuler.

Philippe III parut accablé.

– Je t’ai procuré dans la chrétienté le meilleur établissement que j’ai pu*, bredouilla-t-il dans un tutoiement d’émotion. Va, que Dieu te bénisse.

14. Le père de Philippe III, Philippe II, redoutait que son fils, un jeune homme effacé et apathique, n’eût pas l’envergure pour régner. Ses craintes étaient justifiées. À sa mort, le 13 septembre 1598, le nouveau souverain laissa immédiatement la direction du gouvernement à son favori, le duc de Lerme, de 1598 à 1618, inaugurant ainsi cette pratique. Le fils de ce dernier, le duc d’Uceda, prit la suite dans le cœur du roi jusqu’en 1621.

15. Cela est tout à fait exact, comme en témoigne Simone Bertière (*Les Reines de France au temps des Bourbons, Les Deux Régentes, Marie de Médicis et Anne d’Autriche*, Éditions de Fallois, 1994, p. 156). Voir les annexes, p. 371.

La jeune fille se blottit dans ses bras un long moment. Puis son père la saisit aux épaules, l'écarta doucement de lui et la baisa au front.

– Allons, murmura-t-il, étranglé par le chagrin.

Ils se regardèrent tristement avant qu'elle ne se détourne pour prendre congé, craignant que son courage ne faillisse.

Dès cet instant, l'Espagne n'eut plus d'infante.

Ce fut la reine Anne d'Autriche qui s'installa dans le carrosse chargé de la mener auprès de Louis XIII de France, son époux.

Derrière la croisée, le roi Philippe III d'Espagne suivit le convoi du regard jusqu'à le voir disparaître.

Il n'était plus qu'un père qui perdait son enfant.

II

Bordeaux, cathédrale Saint-André, 25 novembre 1615

L'automne étirait ses rayons en une lumière douce, nimbant la ville pavoisée de somptueuses couleurs. Les balcons décorés de guirlandes égayaient les façades des habitations, où l'on avait tendu des étoffes fleurdelisées. Comme à chaque événement d'importance, camelotiers et colporteurs vendaient à la criée leurs marchandises le long des venelles, tandis que des boutiques des chaircuitiers, sucrecuitiers et boulangers émanaient des odeurs de caramel¹⁶, de pain chaud et de viandes rôties. On se pressait au bord du parcours que devait emprunter le cortège au retour, afin d'apercevoir la nouvelle épousée que l'on disait fort belle, et toutes les jeunes filles se tenaient prêtes à lancer des pétales de fleurs sur le couple royal.

La cérémonie qui se déroulait en la cathédrale Saint-André unissait Louis de Bourbon de France à Anne de Habsbourg d'Autriche. Deux dynasties prestigieuses mêlaient en ce jour leur sang pour la pérennité du trône et la sauvegarde de la paix.

Écrasée sous le poids de sa toilette, Anne étouffait.

Son manteau d'apparat en velours violet doublé d'hermine n'alignait pas moins de sept aunes de long et la couronne, chargée de gemmes, lui appuyait durement sur le crâne, au point de lui tirer

16. Le mot *caramel* n'apparaîtra qu'en 1680.

les cheveux¹⁷. Tendue à l'extrême, elle n'avait pu avaler le moindre mets au dîner¹⁸ et n'aspirait qu'à voir se clore cette cérémonie interminable.

Tout de blanc et d'or vêtu, Louis avait fière allure, la fraise qui enserrait son cou le contraignant à un port de tête altier. Il exécutait exactement ce qu'on attendait de lui, et son visage exprimait la satisfaction d'être à l'honneur. Après avoir longtemps refusé ce mariage, il avait fini par y souscrire avec joie.

Cette union était pour lui un moyen d'asseoir son autorité face à la reine Marie¹⁹, sa mère, une femme tyrannique et peu aimante qui le terrorisait. En fondant sa propre famille avec, auprès de lui, une nouvelle souveraine devant laquelle la première devrait la préséance, Louis avait l'impression de s'affirmer, et ses sourires épanouis, qui répondaient aux acclamations de la foule, n'étaient pas feints, tout comme ceux de la jeune mariée qui tenait son rang à la perfection. La nécessaire concentration dont elle faisait preuve, sachant que tous les regards convergeaient sur elle, ne l'empêchait cependant pas de laisser vagabonder de temps à autre son esprit.

Se pouvait-il qu'elle soit heureuse en plus que d'être reine ?

Son royal époux n'était certes âgé, comme elle, que de quatorze printemps ; pourtant déjà, il était parvenu à lui faire battre le cœur : un bon début. Agenouillée à ses côtés sur un carreau de velours tandis qu'on les bénissait, Anne songeait aux événements qui s'étaient succédé depuis qu'elle avait franchi la frontière des Pyrénées.

Lors du trajet qui l'avait amenée de Fontarabie à Bordeaux, le jeune homme, qui ne connaissait sa fiancée que par les miniatures²⁰ qu'on lui avait remises, avait souhaité l'apercevoir. On avait avisé l'ancienne infante, à Castres, que le roi de France l'observait depuis la fenêtre d'une maison tandis qu'elle se dégourdissait les jambes, l'étiquette ne lui permettant pas de l'approcher avant la rencontre

17. Cf. *Anne d'Autriche*, Claude Dulong, Perrin, 2000, p. 14.

18. Notre actuel déjeuner, le dîner étant appelé « souper ».

19. Marie de Médicis, veuve d'Henri IV, père de Louis XIII.

20. Le mot *miniature* n'apparaît qu'en 1644, mais l'usage de ces petits portraits s'était répandu bien avant.

officielle. Elle n'avait pu s'empêcher de scruter un peu les façades pour tenter à son tour de le voir, mais sans succès.

L'émotion s'était alors emparée d'elle : cette attention de la part du monarque lui avait plu. Elle témoignait du fait que ces épousailles allaient, pour lui, au-delà d'une simple formalité, ce qui laissait espérer un ciel conjugal harmonieux. Son cœur s'était affolé lorsque, une fois repartie, elle avait entendu taper à la portière de sa voiture. En se penchant, elle avait aperçu le jeune homme qui, chevauchant, tout sourire, à côté d'elle, avait crié « Io son incognito²¹ ! », ravi de son air surpris. Il avait ensuite talonné sa monture pour dépasser le convoi, afin d'atteindre Bordeaux avant sa promise.

Son mariage, aboutissement de discussions très âpres entre les deux États, prenait un tour plutôt galant qui n'était pas pour lui déplaire !

Une éducation plus qu'austère – la cour d'Espagne était régie par le cérémonial de Charles Quint – avait fait d'Anne une enfant pieuse et réservée. Lorsqu'elle quittait l'Escorial, l'Alcazar, le Prado ou les palais de Valladolid et d'Aranjuez, c'était pour visiter des couvents dans lesquels il lui fallait adorer des reliques. Le reste du temps, elle le passait en prière dans son oratoire ou en promenade dans les jardins des résidences royales, avec sa duègne²². Les seuls hommes autorisés à l'approcher étaient son père et ses frères, aucun autre contact avec la gent masculine n'étant toléré. Aussi ressentait-elle une tendresse sourde pour ce jeune homme qui paraissait s'intéresser à elle. Et quand, à Bayonne, on lui avait remis le compliment de bienvenue de Louis, Anne avait répondu sur un ton certes attendu, mais en y proclamant une foi sincère. En regardant cet agréable jeune homme, au cours d'une cérémonie qui manifestement l'ennuyait autant qu'elle, elle éprouvait une sorte d'affection

21. Simone Bertière comme Claude Dulong rapportent cette anecdote. Dulong la présente comme authentique. Simone Bertière souligne toutefois que, si l'épisode est vrai, il montre que le roi s'est exprimé en italien et non en espagnol !

22. Ce mot, qui vient de l'espagnol *dueña* et signifie anciennement « femme âgée, gouvernante chargée de veiller sur la conduite d'une jeune fille ou d'une jeune femme » (*Petit Robert*), n'apparut en France qu'en 1655.

complice, se découvrant désespérément seule depuis qu'elle avait laissé derrière elle toute sa famille. Si son époux pouvait combler cette solitude, peut-être parviendrait-elle à l'aimer ?

Un murmure avait parcouru la cathédrale à leur entrée. Les visages qui s'étaient tournés vers elle affichaient une expression admirative : assurément, le couple royal avait emporté l'adhésion. Anne s'était avancée en mesurant ses pas, se répétant inlassablement ce qu'on lui avait enseigné quant au déroulement de ses noces.

En redescendant la nef au bras de Louis XIII, elle était reine de France de plein droit. La migraine lancinante qui la gagnait, sans doute due au poids de la couronne, ne l'empêchait pas de saluer la foule, mais sans ostentation, comme on le lui avait recommandé. Après avoir rempli toutes ses obligations, elle monta avec soulagement dans le carrosse armorié des lys de France, qui la ramena au palais de l'archevêché, où séjournait la famille royale.

Elle fut charmée que le roi prenne la peine de la reconduire lui-même en ses appartements²³.

– Vous voici rendue, madame. Vous pouvez trouver là quelque repos. Vous savez le souci que j'ai de votre personne, et cette journée fut fort longue, ajouta-t-il en lui baisant le bout des doigts.

Anne lui sourit timidement et osa enfin lever franchement les yeux sur lui : il était pâle avec des cernes noirs, les traits marqués, et paraissait exténué²⁴.

– Je vous remercie, sire mon époux. À vous revoir, répondit-elle d'une voix qui se voulait assurée.

Elle referma sa porte.

Les pas de Louis décrivirent dans le couloir.

Alors seulement la jeune fille sentit qu'elle se détendait. Entre les exigences du protocole et son français incertain, elle craignait à tout moment de commettre une maladresse. Elle avait beau avoir été préparée à ce qui l'attendait, l'événement et ce que l'on exigeait d'elle pesaient lourd sur ses frêles épaules, au point qu'elle l'éprouvait physiquement : sa nuque était douloureuse, elle ressentait des tensions dans tout le bas du dos.

23. Ces faits sont authentiques.

24. Louis XIII était de complexion fragile. Cette cérémonie l'ayant épuisé, il se retira pour dormir et souper.